

d'un sentiment naturel des convenances ; il se sied pas que la maison d'une veuve soit pleine de jeunes gens. En invitant Mourief à l'accompagner, le comte Platon s'était donc départi de ses habitudes ; si on l'eût interrogé, ce sage eût peut-être perdu une parcelle de sa sérénité ; il est à craindre qu'il n'eût témoigné une ombre d'humeur à l'intrus qui se mêlait de questions si délicates. Au fond, le comte Platon avait engagé Pierre Mourief à déjeuner chez sa soeur parce qu'il s'en remettait à la pénétration de celle-ci pour tirer du jeune officier tous les éclaircissements désirables au sujet de son escapade avec Dossia Zapatine.

Dossia était devenue insensiblement le sujet de toutes ses rêveries inconscientes. Les cheveux ébouriffés, les bottines mordorées et les yeux rieurs de cette capricieuse flottaient devant ses yeux comme s'il l'eût connue. Il pensait à elle avec regret, comme à un jeune animal élevé avec soin, avec tendresse, et volé au moment où il commençait à faire honneur à son éducation. Il n'avait jamais vu cette petite fille intraitable, et il la plaignait d'avoir, si jeune, un souvenir qu'elle voudrait plus tard pouvoir effacer de sa vie au prix de tous les sacrifices.

Le dimanche venu, les jeunes gens prirent la route de Tsarskoé-Sélo, en calèche, pour éviter la poussière. Platon se taisait. Pierre avait peine à l'imiter et se contenait pourtant, de peur de paraître indiscret. Au fond, il grillait d'adresser à son ami les questions les plus diverses sur ce qui concernait la princesse Sophie. Enfin, il n'y put tenir.

Est-ce que ta soeur est bel esprit demanda-t-il à Platon. Je suis si ignorant !

Si tu es ignorant, mon bon, répondit tranquillement le jeune officier, fie toi à ma soeur pour combler les lacunes de ton éducation ;

Elle te prêtera des livres, ne t'adressera pas une question et te renverra penaud, pénétré du désir de t'instruire, avec un gros bouquin sous le bras. C'est l'usage de la maison. J'y passe comme les autres.

Et, soulevant le pan de son grand manteau d'ordonnance, Platon laissa entrevoir le volume de l'intelligence, bien et dûment recouvert d'un journal français.

Elle t'a prêté cela ? fit avidement Mourief ; montre-le-moi !

Oh ! tu peux le feuilleter et même le lire à discrétion : tu n'y comprendras rien.

Pierre ouvrit en effet le livre à deux ou trois endroits différents et le rendit à son ami avec un visage piteux et défait qui amena un sourire sur les lèvres de Platon.

Mais alors, dit le pauvre garçon, la princesse va me trouver horriblement bête ?

Oh ! que non ! répondit son ami. Elle ne pense pas que, pour n'être pas une bête, on doive comprendre d'emblée les livres qui exigent des études préparatoires. Vous vous entendrez très bien. Elle n'est pas bas bleu le moins du monde, tu verras !

La calèche s'arrêta devant le petit perron, et deux minutes plus tard, Pierre se trouvait assis en face de son ami, dans le second fauteuil vert d'eau, causant avec la princesse comme s'il la connaissait depuis dix ans. Les gros volumes avaient disparu avec le couteau à papier, et quelques romans modernes rôdaient seuls sur la table d'acajou rococo.

On déjeuna gaiement ; la belle argenterie, le fin cristal mousseline, les radis roses, la nappétince lante, les bouquets de fleurs qui se cachaient dans tous les coins, les yeux de velours et la robe blanche de la princesse Sophie formaient un enserable harmonieux, bien pondéré, où les couleurs éclatantes et douces se faisaient une opposition

savante et, en apparence, naturelle. La princesse était passée maîtresse dans l'art de composer un tableau d'intérieur avec les objets qui l'environnaient. C'était peut-être ce qui donnait à son logis un charme indicible qu'on ne retrouvait nulle part ailleurs.

Après cette conversation décousue et enjouée sur les mille sujets qui circulent dans un même monde, la chaleur du soleil ayant diminué, vers quatre heures, la princesse proposa une promenade dans le parc.

Ils entrèrent par la porte monumentale en fonte, édifiée par Alexandre Ier, sur laquelle on lit, d'un côté, une inscription russe en lettres d'or, et de l'autre en français : A mes chers compagnons d'armes. Aussitôt, la fraîcheur de la verdure et l'ombre des beaux tilleuls séculaires les environnèrent doucement, leur donnant l'impression d'une vie nouvelle.

Laisant à leur droite le palais et les parterres, ils s'enfoncèrent dans les grandes allées dont le vert foncé change les heures du jour. Le lac, par échappées brillait comme un bol immense rempli de vif argent. La coupole dorée du bain ture, qui s'avance en promontoire, apparut un instant, rutilante et baignée de soleil. Puis l'ombre les environna du nouveau, et ils avancèrent lentement dans les allées sinuées, si bien sablées qu'elles ont l'air d'un joujou anglais, et protégées par une verdure si épaisse qu'on dirait une forêt inviolée.

Ils trouvèrent un banc et s'assirent dans une sorte de rond point environné d'une balustrade de Pierre où, sans doute, l'ancienne cour se réunissait, sous Catherine pour deviser ou pour goûter, mais, de nos jours désert et presque négligé.

A continuer.